

P. o. gall.

2536<sup>f</sup> CLA

# PIÈCE D'EMPRUNT,

OU

## LE COMPILATEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉES DE VAUDEVILLES ;

Par MM. EDMOND ET AMABLE ;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la  
Porte Saint-Martin, le 22 juillet 1820.

~~~~~  
PRIX : 75 c.  
~~~~~



PARIS,

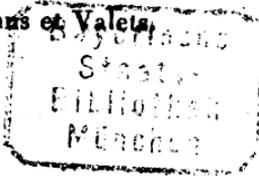
Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre,  
Boulevard St.-Martin, n°. 18.

1820.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

LELONG, poète..... M. *Pierçon*.  
BLONDIN, intendant..... M. *Pascal*.  
Le Comte DE VERSEUIL, général... M. *Livaros*.  
NICETTE, nièce de Blondin..... Mlle. *Hugens*.  
JULIEN, amant de Nicette..... M. *Achille*.  
THOMAS, jardinier..... M. *Vissot*.  
M<sup>e</sup>. GRAPINARD, notaire..... M. *Breton*.  
Un Domestique parlant.  
Paysans et Valets,



*La Scène est dans un Village aux environs de Paris.*

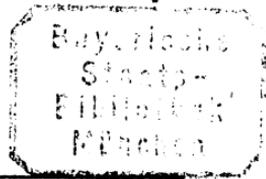
*Le théâtre représente un salon ; à droite des acteurs, la porte de la bibliothèque ; à gauche, une fenêtre ; au fond, une porte donnant sur une terrasse une autre porte donnant dans l'intérieur du château ; sur le devant de la scène, une table, etc.*

---

*Nota. S'adresser pour la musique à M. Solomé, régisseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

# LA PIÈCE D'EMPRUNT,

Comédie en un Acte.



## SCÈNE PREMIÈRE.

BLONDIN, NICETTE.

BLONDIN.

Oui, Mademoiselle, oui, M. le Comte arrive demain, et c'est là le motif de la fête que je prépare au château; bal, festin, comédie, tout lui sera prodigué. Ainsi ne vous étonnez plus des peines infinies que je me donne aujourd'hui. Je n'agis jamais sans avoir un but certain, et j'en ai un très-essentiel pour vous, en me comportant comme je le fais.

NICETTE.

Pour moi, mon oncle?

BLONDIN.

Certainement : le Général ne doit-il pas, cette année, comme les précédentes, doter une jeune fille le jour de la fête du village? N'est-ce pas demain notre Patron, et ne sentez-vous pas que, par toutes mes attentions délicates, j'appelle la bienveillance de mon maître sur son vieux serviteur, sur vous, Mademoiselle, et que, pour récompenser mon zèle extraordinaire...

NICETTE, *vivement*.

Il fait choix de Nicette, la dote, et la marie? quel bonheur! quel plaisir!... Voilà de quoi perdre la tête et ne pas fermer l'œil de la nuit.

BLONDIN.

Ta! ta! ta! comme vous prenez feu au seul mot de mariage!

NICETTE.

Ecoutez donc, mon oncle.

Air : *Depuis longtems j'aimais Adèle.*

Vous êtes toujours à me dire  
Que je ne sais et n'apprends rien ;  
Je vous prouye que pour m'instruire  
Je ne néglige aucun moyen.  
Et je ne veux pas m'en défendre ,  
Quand au nom d'hymen j'ai souri ,  
C'est qu'enfin je voudrais apprendre  
Ce qu'on entend par un mari.

BLONDIN.

Oui dà? eh! bien, j'espère qu'aujourd'hui même vous  
connaîtrez celui que je vous destine.

NICETTE.

Aujourd'hui? (*A part.*) Si c'était mon petit Julien.

BLONDIN.

C'est un homme de beaucoup de mérite.

NICETTE, à part.

Julien n'en manque pas.

BLONDIN.

Un homme aimable, plein d'esprit.

NICETTE, à part.

Comme Julien.

BLONDIN.

Sensible, bon, humain...

NICETTE, à part.

Sensible? oh! c'est Julien! (*Haut.*) Je le disais bien : quel  
plaisir! quel bonheur!

BLONDIN.

Plait-il? que signifie?...

NICETTE.

Cela signifie que je raffole déjà de cet homme aimable,  
plein d'esprit, bon, humain, sensible!... et que, si vous ne  
m'aviez pas tant brusquée, je vous aurais évité la peine de  
le nommer.

BLONDIN.

Comment? est-ce que je l'ai nommé?

NICETTE.

Non, sans doute; mais je devine.

BLONDIN.

Ah! friponne, tu m'auras surpris quelqu'une de ses  
lettres. Eh bien! oui, mon enfant, c'est M. Lelong, auteur  
dramatique, avantageusement connu dans Paris, que je te  
destine pour époux.

NICETTE, à part.

Pauvre Nicette, quelle erreur!

BLONDIN.

Eh ! bien , tu ne ris plus , maintenant , tu soupires ? . . .

NICETTE.

Ah ! c'est que . . . c'est que . . . je crains de ne plus aimer le futur autant que je le croyais.

BLONDIN.

Si fait , si fait , mademoiselle , vous l'aimerez ; vous ferez connaissance aujourd'hui , et demain vous l'épouserez ; vous ne pouvez manquer d'être parfaitement heureuse avec un homme qui sera infailliblement le secrétaire intime de M. le Comte ; un homme qui doit capter sa bienveillance par l'impromptu qu'il a fait en son honneur , et qu'il doit m'apporter aujourd'hui . . . Mais il n'arrive pas , il m'avait pourtant bien promis . . .

## SCÈNE II.

Les Précédens , un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Lelong vient d'arriver au château , et demande à voir M. l'intendant.

BLONDIN.

Ah ! ma foi , c'est heureux ! Faites monter , . . mais qu'apportez-vous là ?

LE DOMESTIQUE.

Ce sont les outils du maître menuisier que vous avez fait demander ; il les envoie d'avance , et viendra bientôt prendre vos ordres.

BLONDIN.

C'est bien ; qu'on les dépose là . . . c'est ça . . . Allez maintenant disposer les guirlandes et abattre assez de branchages pour faire un arc de triomphe dans la grande avenue ; que tout le monde du château s'y mette , sans exception ; je n'ai besoin de personne ici , allez.

(*Le domestique sort.*)

## SCÈNE III.

Les Précédens , LELONG.

LELONG.

Où est - il donc , ce cher M. Blondin ? où est - il , où est-il ?

BLONDIN.

Enfin vous voilà !

LELONG.

Oui, papa Blondin, oui, me voilà.

NICETTE, *à part.*

Sauvons-nous.

BLONDIN.

Eh ! bien, où allez-vous donc, mademoiselle ? (*à Lelong.*)  
C'est votre future... (*à Nicette.*) Faites la révérence, ma-  
demoiselle.

LELONG.

Comment, c'est... ah ! mademoiselle, pardon, mille  
pardons, si mon cœur ne m'a pas averti que vous étiez si  
près de moi.

NICETTE, *à part.*

L'ennuyeux personnage !

LELONG.

Elle est vraiment charmante ! non, mais c'est qu'elle est  
très-bien !... Elle ne vous ressemble pas, par exemple.

NICETTE.

Vous allez parler d'affaire, je me retire.

LELONG.

Eh ! quoi ! déjà ?

*Air: Adieu, je vous fuis bois charmans.*

Vous voulez fuir, oh ! vraiment non,  
Ou je volerai sur vos traces ;  
Apprenez qu'un fils d'Apollon  
Se plaît toujours auprès des Grâces !

(*à Blondin.*) Hein ? comment trouvez-vous celui-là ?

NICETTE.

Il se peut qu'un fils d'Apollon  
Aime les Grâces et les vante :  
Ce sont des dames du grand ton,  
Moi, je suis bien votre servante !

(*Elle fait la révérence, et sort.*)

## SCENE IV.

BLONDIN, LELONG.

LELONG.

Il paraît qu'elle n'est pas très-forte sur la mythologie.

BLONDIN.

Non, pas excessivement ; mais parlons d'une affaire plus

importante, celle qui doit assurer votre mariage, notre impromptu...

LELONG.

Ah ! ah ! notre impromptu...

BLONDIN.

La chose presse ; il faudra jouer demain. Vous l'apportez, sans doute ?

LELONG, *à part.*

Ah ! Diable ! (*Haut.*) Comment ! vous croyez sérieusement que je l'apporte ? On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est. On ne fait pas d'impromptu maintenant à moins d'être prévenu six mois d'avance.

BLONDIN.

Mais alors comment ferons-nous ?

LELONG.

Soyez tranquille, j'ai mon projet : vous avez, sans doute, une bibliothèque au château ?

BLONDIN.

Oui, mais...

LELONG.

Eh ! bien, voilà tout ce qu'il me faut. Je ferai une compilation ?

BLONDIN.

D'accord, mais qu'est-ce qu'une compilation ?

LELONG.

Une compilation ? Comment ! vous ne savez pas ce que c'est qu'une compilation ? C'est le genre qui réussit le mieux aujourd'hui. On choisit dans chacun des meilleurs ouvrages (anciens ou modernes, l'âge n'y fait rien, ) une des meilleures scènes ; on joint, on coud, on amalgame tout ça de manière à former un ensemble charmant. Le public ne s'aviserait pas de siffler en masse ce qu'il a applaudi en détail ; de la sorte, au moyen d'un peu de tact et d'adresse, un auteur peut, sans se gêner, se faire un très-joli petit revenu avec l'esprit des autres.

BLONDIN.

Vraiment, cela se peut ?

LELONG.

Certainement. C'est une mode générale aujourd'hui, et qui menace de tout envahir. La littérature a aussi ses habits retournés.

Air de *Blangini*.

Dans le monde littéraire ,  
 On est sans gêne aujourd'hui :  
 Un auteur , chez son confrère ,  
 Prend ce qu'il n'a pas chez lui.  
 Tel qui brigue avec orgueil  
 L'académique fauteuil ,  
 S'y croit déjà parvenu ,  
 Mais son secret est connu.  
 S'inscrivant en hypothèque  
 Sur ce que les morts ont dit,  
 C'est à la bibliothèque  
 Qu'il trouve tout son esprit.  
 L'autre , moins jaloux d'honneur ,  
 S'empare , en spéculateur ,  
 D'un manuscrit délaissé ,  
 Et vit sur le tems passé.  
 Un auteur dans la carrière  
 Débute , c'est aussitôt  
 Du *Voltaire* , du *Molière* ,  
 Oui , ce sont eux mot pour mot.  
 Un autre , en quelques instans ,  
 Nous fait des couplets charmans ,  
 Qu'on trouve , depuis vingt ans ,  
 Dans les Almanachs chantans.  
 L'autre , que la gloire enflamme ,  
 Introduit avec succès  
 Les beautés du mélodrame  
 Sur le Théâtre Français.  
 Un compositeur a fait  
 Un grand opéra parfait ;  
 S'il a produit tant d'effet ,  
 Nul n'en paraît stupéfait.  
 Il avait choisi , d'avance ,  
 Tous ses chœurs dans *Sachini* ,  
 Dans *Daleyrac* sa romance ,  
 Ses airs chantans dans *Grétry*.  
 A nos écrivains défunts  
 Chacun fait quelques emprunts ,  
 Jusqu'au maître des ballets  
 Qui leur vole ses sujets ,  
 Et prenant pour interprètes  
 Les pieds , les jambes , les bras ,  
 Met les vers en pirouettes ,  
 Et la prose en entrechats.  
 Mais ce qui fera surtout  
 Le plus d'honneur au bon goût ,  
 C'est de voir dans ces travaux  
 Briller jusqu'aux animaux.  
*Schakespeare* (1) est leur tributaire ,  
 Et l'on fait passer ainsi  
 Tout l'esprit de l'Angleterre  
 Aux chevaux de *Franconi*.  
 On fait les choses en grand ,  
 Mais plus l'on va , plus l'on prend ,

(1) *Schakespeare* se prononce *Chexpire*.

Et l'on nous verra bientôt  
Piller une phrase , un mot.  
Dans leurs caprices fantasques ,  
Nos littérateurs, enfin ,  
Las d'avoir pris tous les masques ;  
Ont pris celui d'Arlequin.

BLONDIN.

Allons, allons, vous m'en direz tant... Ma foi, va pour la compilation.

LELONG.

Comme vous le dites fort élégamment, va pour la compilation ; mais avant de me mettre à l'ouvrage, il est important que j'aie de légères notions sur ce M. de Versèuil.

BLONDIN.

C'est juste... D'abord ils'est marié jeune avec une femme charmante.

LELONG.

J'entends, j'entends : un mariage d'inclination ; il n'y a pas de comédie sans cela. Bon ! (*Prenant ses notes.*) Nous mettrons deux amoureux.

BLONDIN.

Le père de la jeune personne s'opposait à cette union.

LELONG.

A merveille ! Un père, un oncle sévère : j'en aurai mille pour un, mais nous prendrons un oncle à cause de la morale.

BLONDIN.

Il avait promis sa fille au neveu d'un de ses anciens amis.

LELONG.

De mieux en mieux, un rival ! Voilà notre caractère d'opposition, nous le rendrons tant soit peu ridicule. Ah ! ça, maintenant, le caractère du Général.

BLONDIN.

Le plus aimable du monde ! il aime presque autant que moi le vin et les chansons.

LELONG.

Ah ! ah ! C'est un luron : et bien ! nous lui brocherons un petit ivrogne. Dieu merci, nous n'en manquons pas ; est-ce là tout ?

BLONDIN.

Mais à peu près... Ah ! j'oubliais de vous dire que M. le Comte doit son grade militaire à ses glorieux services.

LELONG.

Ah ! il a servi ?

*La Pièce d'emprunt.*

B

BLONDIN.

Quelle question ! un Général !

LELONG.

Mon dieu. Alors si nous mettions un militaire dans la pièce ?

BLONDIN.

Des militaires, on en a mis partout, on ne voit que cela dans tous les ouvrages.

LELONG.

Qu'importe ?

*Air nouveau de Piccini.*

On ne saurait trop chanter la vaillance,  
Trop célébrer les plus nobles exploits :  
Ces accens-là plairont toujours en France,  
Chez nous l'honneur ne peut perdre ses droits.  
S'il est des gens qu'un récit de victoire  
N'enflamme pas, de suite jugez-les,  
S'ils n'aiment pas qu'on leur parle de gloire,  
Ils ne sont pas Français.

BLONDIN.

A la bonne heure, mais il me semble pourtant qu'un petit sujet villageois conviendrait mieux.

LELONG.

Allons, allons, comme vous voudrez ; n'en parlons plus... Mais quels seront nos acteurs ? l'amoureux, d'abord ?

BLONDIN.

Ce sera le petit Julien, un jeune garde-chasse protégé de M. le Comte.

LELONG.

Bien. Nicette fera l'amoureuse, vous l'oncle, moi le rival... et l'ivrogne ?

BLONDIN.

Thomas, le jardinier, nous jouera ça au naturel.

LELONG.

Inscrivons nos personnages. Blondin, Nicette, sa nièce ; Julien, amant de Nicette ; Lelong, prétendu de Nicette ; Thomas, le jardinier.

BLONDIN.

Ah ! ça, mais je ne vous comprends pas, vous nommez vos personnages.

LELONG.

Comme nous, mon cher, absolument comme nous ; c'est plus simple, et d'ailleurs, cela m'épargne des frais d'imagination pour trouver d'autres noms.

BLONDIN.

J'entends : c'est déjà la compilation qui commence.

LELONG.

Justement. Envoyez - moi sur-le-champ mes acteurs ; moi, je vais à la bibliothèque. Ah ! dites-moi : il nous faudrait un menuisier pour la construction de notre théâtre.

BLONDIN.

On y a pensé. Il ne peut tarder à venir ; ses outils sont déjà ici. (*Il s'éloigne.*)

LELONG, *le ramenant.*

C'est à ravir. Eh ! parbleu ! j'oubliais... Vous croyez peut-être que j'ai déjeuné ? eh bien ! pas du tout.

BLONDIN.

Que ne me le disiez-vous ? je vais vous servir moi-même, car je n'ai personne ici.

LELONG.

Air :

Vous ne savez pas que jeûner  
Pour un auteur est un supplice ?  
Pour compiler mon déjeûner,  
Allez faire un tour à l'office.

BLONDIN.

Ma compilation plaira,  
Votre appétit me le présage.

LELONG, *lui frappant sur le ventre.*

Allez, soyez certain, papa,  
Que je goûterai votre ouvrage.

(*Blondin sort.*)

## SCENE V.

LELONG.

Allons, mes affaires sont en bon train : je trouve ici une place, une femme et une dot. Cela m'arrive fort à propos, car jusqu'à présent mon génie m'a été très-peu productif, et je me suis même complètement ruiné pour enrichir le théâtre.

Air *du Verre.*

Avant de gravir l'Hélicon,  
J'habitais au premier étage ;  
Il fallut monter au second,  
Quand je fis mon premier ouvrage !  
Je suis maintenant sous les toits.  
Et si mon malheur continue,  
Encore une pièce, et je crois  
Que j'irai loger dans la rue.

Le moyen de parer à cet inconvénient est de faire aujourd'hui un chef-d'œuvre, et pour peu que la bibliothèque soit bien garnie, je répons de mon imagination.

( *Il entre dans la bibliothèque.* )

## SCENE VI.

LE COMTE, *en habit de voyage.*

Eh bien ! encore personne ici ! Il est dit que je ne trouverai pas ce maudit Blondin. Ma voiture se brise à une petite lieue du château ; je viens en avant et à pied, pour envoyer du secours à mes gens, et je ne puis trouver chez moi ame qui vive. Comment faire ?.. Que vois-je ! des outils ! Par quel hasard, dans ce salon ?.. Qu'importe, emparons-nous-en. A la guerre comme à la guerre : allons moi-même aider à raccommoder ma chaise... Mais n'entends-je pas du bruit dans ma bibliothèque !.. Quel est ce grand monsieur qui m'enlève mes volumes ?

## SCENE VII.

LE COMTE, LELONG.

( *Il sort de la bibliothèque avec une pile de volumes sous chaque bras.* )

LELONG.

Tout bien calculé, je travaillerai mieux en déjeunant... Ah ! ah ! déjà le menuisier ! Peste ! quelle tenue ! on voit bien que ça vient au château.

LE COMTE.

Pourriez-vous me dire, Monsieur, ce que vous avez à faire ici ?

LELONG, *à part.*

Dieu me pardonne, je crois qu'il prend un ton brusque ; il lui convient bien. (*Haut.*) Vous me demandez, Monsieur, ce que j'ai à vous faire faire ici ? C'est un petit théâtre. Vous avez sans doute des matériaux ?

LE COMTE, *à part.*

Pour qui diable me prend-il ?

LELONG.

Vous êtes le menuisier du château, n'est-ce pas ? J'ai vu

ça tout de suite. Faites-moi, je vous prie, la faveur de me répondre catégoriquement, car le tems presse, avez-vous des matériaux?

LE COMTE, à part.

Je veux mourir, si j'y comprends rien. N'importe, voyons-le venir. (*haut.*) Non, Monsieur.

LELONG.

Non! Eh bien! entrez là-dedans, vous en trouverez.

LE COMTE.

Comment! dans la bibliothèque?

LELONG.

Oui, vous allez me faire le plaisir de la démonter.

LE COMTE.

Démonter la bibliothèque! y pensez-vous?

LELONG.

Qu'est-ce que cela vous fait?

LE COMTE.

Mais on abîmera tout?

LELONG.

Ça m'est égal à moi, pourvu que j'aie mon théâtre.

LE COMTE.

Ne craignez-vous pas que le général...

LELONG.

Laissez donc : c'est une surprise très-agréable que je lui ménage, une petite fête. Allez toujours, ne vous inquiétez de rien; je prends tout sur moi. Mais le déjeuner m'appèle: mettez vous de suite à l'ouvrage, je vous donne carte blanche.

Air : *Vaudeville de M. Sans-Gêne.*

A l'égard du général,  
De tout je fais mon affaire,  
Car mon seul but, au total,  
Est aujourd'hui de lui plaire.  
Ainsi, sans scrupule et sans embarras,  
Abattez et frappez à tour de bras;  
Que tout ce qui vous est nécessaire  
Ici, sous vos coups, tombe avec fracas.  
Ne vous gênez pas,  
Mettez tout en bas,  
Faites comme chez vous, ne vous gênez pas.

(*Il sort.*)

## SCENE VIII.

LE COMTE.

Le singulier original ! Au fait, il paraît que l'on veut me donner une fête : ma foi ! laissons-les faire. Afin d'éviter tout malheur, cependant, et de sauver ma bibliothèque, allons retrouver mes gens, et faire avertir le véritable menuisier.

## SCENE IX.

LE COMTE, JULIEN.

JULIEN, à la fenêtre.

Personne ici, bon ! ( *Il saute dans le salon.* )

LE COMTE.

Quel est ce bruit ?

JULIEN.

Ah ! mon Dieu ! le général ! . .

LE COMTE.

Eh ! bien, Julien, que signifie ?

JULIEN.

M. le comte . . . excusez . . . je . . .

LE COMTE.

Ah ! je devine, et je gage que tu ne serais pas aussi embarrassé, si, à ma place, tu eusses trouvé Nicette ici ?

JULIEN.

Comment, monseigneur, vous sauriez ? . . .

LE COMTE.

Je crois avoir deviné juste : nous verrons à arranger cette affaire ; mais écoute, on me prépare une fête.

JULIEN.

Quoi ! monseigneur, vous seriez instruit que . . .

LE COMTE.

Oui, j'ai des intelligences dans la place, mais personne au château ne m'a aperçu ; je m'en vais, je veux qu'on ignore que j'y suis venu. Tu m'entends, ne dis à qui que ce soit que tu m'as vu.

JULIEN.

Oui, M. le comte.

LE COMTE.

Quelqu'un vient...

JULIEN.

C'est Nicette...

LE COMTE.

Je m'éloigne. De la discrétion!

JULIEN.

Oh! vous pouvez y compter, monseigneur.

*( Le Comte sort par le fond. )*

## SCENE X.

JULIEN , NICETTE.

NICETTE.

Toi ici, Julien ?

JULIEN.

Oui, ma chère Nicette.

NICETTE.

Par où donc as-tu passé ?

JULIEN.

Tiens, regarde; la porte est encore ouverte.

NICETTE.

Par la fenêtre?... Eh! bien, c'est mal, c'est très-mal!...  
je vous avais défendu... Es-tu bien sûr, au moins, que  
personne n'ait pu te voir ?

JULIEN.

Personne, si ce n'est Thomas, qui s'est mis à crier après  
moi de l'autre bout du jardin.

NICETTE.

Ah! mon dieu! Et maintenant, s'il parle, nous sommes  
perdus! Voyez un peu à quoi vous m'exposez, monsieur.

JULIEN.

Ma bonne petite Nicette, ne te fâche pas, je t'en sup-  
plie!

*Air de Prévaille.*

Je regardais à chaqu' fenêtre,  
Dans l'espoir de te voir bientôt;  
Mais comme tu tardais à paraître,  
Je m' décide à donner l'assaut.

La raison m' dit d' rester en embuscade,  
Mais j' n' écoutai que l' conseil de mon cœur, *bis*  
Ah! qui pourrait n' pas tenter l' escalade,  
Quand sur la brèche il entrevoit l' bonheur.

*( Il l'embrasse. )*

NICETTE.

Finis donc ; monsieur , vous savez bien que je n'aime pas ça.

JULIEN.

Eh ! ben , v'la justement c' que je n' puis pas croire , et quand tu s'ras ma femme . . .

NICETTE.

Ah ! bien oui , il n'y faut plus penser.

JULIEN.

Pourquoi donc ça ?

NICETTE.

Parce que , dès demain , j'en épouse un autre.

JULIEN.

C'est-il possible ?

NICETTE.

Hélas ! oui , mon futur est arrivé ce matin ; c'est un grand vilain monsieur tout noir , un auteur qui a beaucoup d'esprit , à ce qu'on dit.

JULIEN.

Et tu consentirais ?

NICETTE.

Mon oncle m'a signifié sa volonté ; j'obéirai , mais . . .

*Air de la Ville et du Village. (de Romagnesi.)*

Tourmenter l'époux qu'on a pris ,  
Faire avec lui la difficile ,  
Et lui donner beaucoup d'amis .  
Telle est la mode de la ville .  
Nos maris ne redoutent rien ,  
Mais , malgré moi , si l'on m'engage ,  
Sans le vouloir , je pourrais bien ,  
Changer la mode du village !

JULIEN.

J'entends , mam'zelle , vous n'auriez p't être pas tant d'obéissance , si c' grand auteur d'esprit n'était pas d'vot' goût.

NICETTE.

Que tu es injuste !

JULIEN , *affectant de l'ironie.*

Au fait , c' nouveau v'nu mérite la préférence ; c'est un monsieur d'la ville , il est riche , sans dout' , et moi , je n' suis qu'un pau' orphelin , l' fils d'un soldat , élevé par les bienfaits d' monsieur l' Comte . J'ai eu tort d'espérer d'être à vous . . . d' vous donner mon cœur ! . . .

NICETTE.

Monsieur...

JULIEN.

C'est ça, prenez vol' air d' grand' dame ; mais j'ai d' la fierté aussi, moi, et bientôt je n' pens'rai plus à vous. (*A part.*) J' mens, mais c'est égal, n' faut pas avoir l'air d' la regretter.

NICETTE.

Vous ferez bien, monsieur ; moi, je ne songe déjà plus à votre amour. (*A part.*) Cachons mes pleurs, il en serait trop fier.

JULIEN.

*Air de M. Sans-Gêne.*

Vous avez rompu la chaîne  
Qui faisait tout mon bonheur,  
Et désormais mon cœur  
N'aura pour vous que de la haine !

NICETTE.

Ne pensez pas qu'avec peine,  
Moi, je vous quitte en ce jour,  
Que jamais je me souvienn

De notre amour.

Et ! pour mettre entre nous  
L'entier oubli que je m'impose,  
Reprenez votre rose,

Je ne veux rien garder de vous !

Non rien de vous.

*(Elle jète à ses pieds la rose qu'elle a à son côté.)*

JULIEN.

Et moi, dans mon courroux,  
J'oubliais un présent semblable ;  
Il m'est insupportable :  
Tenez, je n'aurai rien de vous,  
Non rien de vous !

NICETTE.

Oui, pour mettre entre nous, etc.

JULIEN.

Et moi, dans mon courroux, etc.  
*(Il lui rend un ruban.)*

*Ensemble*

## SCENE XI.

Les Précédens, LELONG.

LELONG.

Ma foi, il n'y a rien de tel qu'un déjeuner pour mettre un auteur en verve... Ah ! vous voilà ! charmante Nicette ! et ce jeune homme, c'est sans doute le petit Julien ?

*La Fière d'emprunt.*

C

JULIEN.

Oui, monsieur... (*A part.*) Comment sait-il mon nom ?

LELONG.

On vous a donc déjà dit que M. Blondin vous a fait demander ?

JULIEN, avec embarras.

Monsieur?.. oui, monsieur.

LELONG.

Eh ! bien, nous allons commencer la pièce. Une scène d'amour est de rigueur, et justement j'en ai trouvé une charmante dans Tartuffe !... m'y voilà... approchez, jeunes gens ; vous savez de quoi il est question, vous êtes amoureux l'un de l'autre.

NICETTE et JULIEN.

Oh ! mon dieu, non.

LELONG.

Je sais bien que cela n'est pas vrai, mais je le suppose. Mettez-vous donc en situation et faites comme si vous vous aimiez. C'est ça, soupirez... ça ne peut pas faire de mal... maintenant faites moi le plaisir de dire à ce jeune homme : je t'aime ! dites exactement comme moi, je t'aime. (*Nicette rit.*) Hein ? plaît-il ? est-ce que ce n'est pas cela ? Je le dis pourtant dans toutes les règles. On n'a pas suivi pendant trois ans les leçons de l'École de Déclamation sans savoir dire je t'aime ! C'est la moindre des choses.

NICETTE.

Pourtant, monsieur, quand on ne le pense pas ?

LELONG.

Qu'est-ce que cela fait, on le dit toujours, ça n'engage à rien : voyez plutôt ces dames du Conservatoire :

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

A dire je t'aime avec art,  
Là chaque écolière s'applique,  
Et joint, par un heureux hasard,  
La théorie à la pratique.  
Mais quand ces dames, pour charmer,  
Prodignent ces mots à la ronde,  
Si cela s'appelait aimer,  
Elles aimeraient tout le monde.

Allons, voyons, dites, dites donc, car il n'y a pas une scène d'amour où l'on ne répète *je t'aime* au moins une douzaine de fois.

NICETTE, à Julien.

Eh ! bien, puisqu'il le faut, je t'aime. (*Bas.*) Ne le crois pas, au moins, c'est parce que c'est dans le rôle.

LELONG.

C'est bien, c'est très-bien; pas assez d'abandon, pourant...  
A votre tour, jeune homme, dites aussi : je t'aime!

JULIEN, *à part.*

Ah! tu as d'la rancune! (*Haut.*) Je t'aime! (*Bas.*) C' n'est pas d' bon cœur, entends-tu?

LELONG.

Bravo! je vous ferai sur ces mots, *je t'aime!* quelques phrases, ou j'en trouverai de toutes faites, qui seront un peu plus longues, mais qui voudront toujours dire la même chose. Maintenant, supposez que vous êtes brouillés.

NICETTE et JULIEN, *à part.*

Est-ce qu'il saurait...

LELONG.

Il est bien entendu que vous êtes brouillés, n'est-ce pas?

JULIEN.

Comment?

LELONG.

Ecoutez donc, c'est dans Molière, et je n'ai pas le tems de changer la scène.

NICETTE.

Je vous assure bien qu'il n'a jamais été question de Molière entre nous.

LELONG.

Délicieuse candeur! touchante ingénuité! Dieu! que cette ignorance me fait entrevoir de félicité! Adorable Nicette, combien je t'aime!

NICETTE, *riant.*

Tiens, voilà monsieur qui joue aussi la comédie.

LELONG.

Encore! ah! ma foi!... enfin, au fait, comme les motifs de votre querelle sont très-légers, vous vous raccommodez.

NICETTE et JULIEN, *se rapprochant.*

Nous nous raccommodons?

LELONG, *les séparant.*

Oui, mais pas tout de suite, il faut observer les gradations. (*A Julien en appercevant sa rose.*) Qu'est-ce que cela?... Oh! l'excellente idée! (*Il court à ses livres.*)

JULIEN.

Monsieur... c'est une rose...

LELONG.

Parbleu! je me connais assez en botanique, pour voir que ce n'est pas un œillet. Mais où avez vous pris cette rose?

JULIEN.

Où je l'ai prise... dans l'jardin, Monsieur.

LELONG.

Et ben, ce n'est pas cela du tout.

JULIEN.

Oh! je vous jure...

LELONG.

Du tout, du tout... vous avez donné cette rose à Nicette: vous êtes brouillés, et elle vous l'a rendue; j'espère qu'on peut bien encore supposer cela?

NICETTE.

Il est sorcier.

LELONG, à Julien.

Prenez cette fleur à la main... (à Nicette.) Vous, Mademoiselle, ayez l'air de boudier par ici... mais il faudrait... Eh! justement! qu'est-ce que ce ruban-là?

NICETTE, à part.

Aye! aye! (*Haut.*) Ce ruban, c'est... c'est... c'est un présent de mon oncle.

LELONG.

Non, non, non. C'est un ruban que vous aviez donné à votre amoureux, et qu'il vous a restitué quand vous lui avez rendu sa rose; hein? Il me semble que voilà encore une supposition bien naturelle? C'est absolument comme Blaise et Babet. Ah! ça, éloignez vous... vous vous regardez en dessous... Bien, voilà des yeux qui sont en scène... De la tristesse à présent: vous êtes fâchés de vous être querellés... c'est ça... Maintenant les mouvemens effervescens de votre cœur en délire... Ayez l'air de vous demander, en vous rapprochant insensiblement... Faut-il? ne faut-il pas?... Sentez-vous la délicatesse de cette réflexion intérieure: faut-il? ne faut-il pas? ça veut dire bien des choses, ça

JULIEN, à Nicette.

Eh! bien, faut-il?

NICETTE.

Qu'en dis-tu?

LELONG.

Qu'en dis-tu? Bravo! voilà un qu'en dis-tu, qui n'a jamais manqué son effet.

JULIEN.

Tu me pardonnes?

NICETTE.

Ma foi, oui. Aussi bien, il y a trop long-tems que cela dure.

JULIEN.

Chère Nicette ! ( *Il veut l'embrasser.* )

LELONG.

Eh ! bien , eh ! bien , un instant donc.

NICETTE.

Mais puisque nous sommes raccommodés !

*Air : Ma belle est la belle des belles.*

C'est vous qui venez de-le dire ;  
 Nous avons tort de nous boudier ,  
 Et pour ne pas vous contredire ,  
 Nous devons nous raccommoder.  
 Mais puisqu'enfin notre colère ,  
 Grâce à vous , se calme à jamais ,  
 Laissez-le donc , après la guerre ,  
 Goûter les douceurs de la paix.

*(Julien l'embrasse.)*

LELONG.

Peste ! comme ils y vont ! un instant , jeunes gens , ce n'est plus comme cela qu'on aime les amoureux à présent. Quelqu'un vient . . . tenez-vous là , et surtout , ne répétez pas sans moi , entendez-vous ?

## SCENE XII.

Les Mêmes, BLONDIN.

BLONDIN.

Comment , vous voilà déjà en train ? Eh ! bien , nos amoureux , comment vont-ils ?

LELONG.

On ne peut pas mieux ; vous m'en voyez enchanté ! On voit bien qu'ils ont dû s'exercer plus d'une fois à jouer ensemble.

BLONDIN.

Allons , allons , tant mieux ; mais que je ne vous dérange pas.

LELONG.

Oh ! la scène d'amour est finie . . . à présent , il est nécessaire que vous sachiez , mes petits amis , que vous avez un rival.

NICETTE.

Que je déteste.

JULIEN.

Que j'assomme , moi.

LELONG.

Non pas, non pas; ce n'est point en assommant ses personnages que l'on fait marcher une action. D'ailleurs, je tiens d'autant plus à ce qu'on ne l'assomme pas, que c'est moi qui fais le rival ici. Il vaut donc beaucoup mieux me mystifier.

NICETTE,

Oui, ce sera plus drôle.

BLONDIN.

Eh ! quoi ! vous vous voudriez ? ..

LELONG.

C'est indispensable, mon ami, il faut que je sois mystifié, et vous aussi, en votre qualité d'oncle.

BLONDIN.

Ma foi, non, moi, je ne me soucie pas.

LELONG.

Mais qu'est-ce que cela vous fait ? .. (*Aux amoureux.*)  
 Ecoutez, vous autres. Après votre scène d'amour, vous réfléchirez un instant aux moyens de vous tirer d'embarras, comme cela. . . Puis, tout-à-coup, vous, le jeune premier, vous vous écriez : Oh ! l'excellente idée ! Ces bonnes idées là viennent tout de suite au théâtre, et vous sortez pour aller exécuter votre projet.

JULIEN.

Oui, je sors. . . (*Il s'éloigne.*)

LELONG, *le ramenant.*

Mais avant, il faut que je vous explique l'excellente idée qui vient de vous venir. Eh ! bien la voilà. (*Lui montrant un livre.*) Tenez, savez vous lire ?

JULIEN, *lisant.*

*Le contrat supposé.*

LELONG.

C'est cela même ; nous supposons qu'en rentrant dans la coulisse, vous allez trouver le notaire ; vous l'intéressez en votre faveur ; il dresse votre contrat de mariage avec Nicette, et il l'apporte à la place du mien. (*à Blondin.*) Hein ? que dites-vous de celui-là ?

BLONDIN.

Parfait ! ce dénouement vous fera honneur.

LELONG.

Oh ! quant à cela, il a fait honneur à bien d'autres. Mais qui est-ce qui remplira le rôle du notaire ?

JULIEN, *avec intention.*

Si vous voulez, je me charge de l'trouver.

LELONG.

Soit, mais dépêchez-vous.

BLONDIN.

Et s'il nous amène quelqu'un qui ne soit pas capable...

LELONG.

Dès qu'il s'en charge, soyez tranquille.

Air : *Walse du Pauvre Diable.*

Julien saura nous trouver au plutôt  
 L'acteur qui manque à la pièce nouvelle,  
 Tout comme nous, il sait ce qu'il nous faut,  
 Nous pouvons compter sur son zèle. (*bis.*)

JULIEN.

Le choix auquel je pense en ce moment,  
 Vous conviendra, du moins, je le présage.

(*Bas à Nicette.*)

J viens d'inventer un autre dénouement,  
 Qui nous conviendra davantage.

NICETTE.

Julien saura, etc.

JULIEN.

Oui, je saurai, etc.

(*Julien sort.*)

## SCÈNE XIII.

BLONDIN, NICETTE, LELONG.

NICETTE, à part.

Que veut-il faire ?

LELONG.

En attendant, et puisque nous voilà ici tous les trois, il faut profiter de la circonstance pour nous faire une petite scène ... voyons. (*Il cherche les volumes.*) Où pourrions-nous trouver?... *Pourceaux, etc!* Eh! parbleu, voilà notre affaire. (*à Nicette.*) Je suis l'homme qu'on veut vous faire épouser malgré vous. Nous voilà en présence; mettons-nous en scène tous les deux, s'il vous plaît.

NICETTE.

J'y suis.

LELONG.

Je me nomme, dans la pièce, M. Lelong. Vous me trouvez ridicule!

NICETTE.

Oui, monsieur.

LELONG.

Passablement laid.

NICETTE.

Oui, Monsieur.

LELONG.

Enfin, vous vous sentez de suite pour moi l'antipathie la plus prononcée.

NICETTE.

Oh! oui, Monsieur.

LELONG.

Mais, en homme sûr de la victoire, je vous fais de suite la déclaration de rigueur.

*Air : Vaudeville de Partie carrée.*

Pour exprimer ce que je voulais dire,  
 J'aurais voulu redoubler mes efforts :  
 J'aurais voulu vous peindre mon délire!...  
 J'aurais voulu vous peindre mes transports!  
 Mais en voyant tant de grâces, de charmes,  
 A quoi me sert mon esprit en ce jour,  
 Je suis forcé de vous rendre les armes,  
 Et Lelong reste court.

Vous riez? c'est bien cela, mais ça ne suffit pas; il faut me dire à présent que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'épouserez jamais.

NICETTE.

Oh! c'est très-facile! Non, monsieur, non, vous avez beau faire, jamais je ne serai votre femme.

LELONG.

Bien!

NICETTE.

Je vous détestais avant de vous connaître.

LELONG.

A merveille!

NICETTE.

Votre vue n'a fait qu'ajouter à ma haine.

LELONG.

Délicieux!

NICETTE.

Et si vous ne renoncez à moi, je me sens la force de résister à l'autorité de mon oncle.

BLONDIN.

Ma nièce, cette plaisanterie. . . .

LELONG.

Laissez-la donc , elle saisit parfaitement l'esprit du rôle.

NICETTE.

D'ailleurs, monsieur, mon cœur ne m'appartient plus, j'en aime un autre.

LELONG.

De mieux en mieux ! bravissimo ! vous me ravissez !

NICETTE.

*Air du Rêve de Romagnési.*

Pour vous, être prudent et sage  
Sont des qualités de saison ;  
Et vous me plaitiez, je le gage,  
Si je voulais parler raison,  
En amour, c'est une autre affaire,  
L'âge est toujours un grand défaut ;  
Et pour savoir aimer et plaire,  
Vous n'avez plus tout ce qu'il faut.

LELONG.

Ah ! c'est charmant ! Ma foi , mon ami, votre nièce est divine ! elle m'a dit cela avec un naturel ! . . . d'honneur, j'en suis enthousiasmé !

## SCENE XIV.

Les Précédens, JULIEN, THOMAS.

BLONDIN.

Qu'entends-je ? quel tapage ? c'est la voix de Thomas.

LELONG.

Notre ivrogne ? Julien nous l'amène fort à propos.

THOMAS, *poursuivant Julien, un rateau à la main.*

Attends, attends, va, coquin ! . . . j' vas t'apprendre à briser ma treille !

NICETTE, *à part.*

Tout est perdu.

LELONG, *l'apercevant.*

Un instant, nous ne répétons pas encore avec les accessoires. Oh ! la charge est parfaite !

THOMAS.

Ah ! j' te l' rai monter par la fenêtre !

*La Pièce a'emprunt.*

D

LELONG.

Une fenêtre! . . . une fenêtre, dites-vous! eh! vite *le Mariage de Figaro*. A moi, Beaumarchais. (*Il court à ses livres*.)  
Quelle bonne fortune! c'est un incident, justement nous n'en avions pas.

BLONDIN.

Mais enfin, pourquoi cette grande colère?

THOMAS.

Comment, vous n'comprenez pas que c'vaurien-là, pour entrer dans c'te chambre, s'est servi d'ma treille en guise d'escalier.

LELONG.

Pour entrer! non, pour sortir, au contraire; ne confondons pas.

BLONDIN, à Julien.

Que venez-vous faire ici, monsieur?

JULIEN.

Monsieur. . .

LELONG.

Sont-ils bien en scène donc? ça marche comme sur des roulettes.

THOMAS.

Quoi! vous n'savez donc pas encore qu'y a d'l'interligence entr'eux? C' n'est pas la première fois, allez, qui s'voient de c'te manière-là.

BLONDIN.

Eh ben! qu'avez-vous à répondre, monsieur l' drôle?

LELONG, interrompant Thomas.

Chut! chut! qu'est-ce que tu avais besoin de nous dire tout cela, toi? Tu vas, tu vas. . . Mais si nous savions tout, la pièce finirait là.

THOMAS.

Mais puisque c'est la vérité.

BLONDIN.

Vous l'entendez, mademoiselle?

LELONG, repoussant Thomas.

Allons, allons, en voilà assez; va-t-en. Seulement tu diras que ce jeune homme a cassé des cloches et des pots de fleurs en tombant.

THOMAS.

Eh! non, c'est une vigne.

BLONDIN.

C'est affreux! c'est abominable!

LELONG.

Tu ajouteras qu'il a sauté par la fenêtre avec son cheval, entends-tu?

THOMAS.

Non, jarni! y n'y avait pas d' cheval.

LELONG, *le poussant dehors.*

Imbécille!

BLONDIN, *à Julien.*

Monsieur le Comte sera instruit de votre conduite.

LELONG.

Pas de cheval! Ne voilà-t-il pas un animal qui veut corriger Beaumarchais, à présent.

BLONDIN, *aux deux jeunes gens qui le prient.*  
Je n'écoute rien.

LELONG.

Bon, bon, fâchez-vous.

BLONDIN, *à Julien.*

Sortez d'ici à l'instant, et n'y revenez jamais.

## SCENE XV.

Les Précédens, excepté THOMAS.

LELONG, *ramenant Julien qui s'éloigne.*

Eh ben! qu'est-ce que vous faites donc? Est-ce qu'il faut s'en aller comme ça? et le tableau, donc? Vite, tombez à ses genoux.

NICETTE, *à genoux d'un côté.*

Mon cher oncle...

JULIEN, *de l'autre côté.*

Monsieur...

LELONG.

C'est ça. (*à Blondin.*) Vous, vous repoussez les deux amans... Pas si fort, je ne vous dis pas de les faire tomber.

BLONDIN.

Eh! Monsieur, je sais ce que j'ai à faire, et je n'aurais pas cru que vous tourneriez en plaisanterie une chose qui, au fait, vous intéresse autant que moi, puisque vous devez épouser ma nièce.

LELONG.

Ah ça! est-ce que vous prendriez la chose au sérieux,

par hasard ? Eh bien ! alors voilà ce qui s'appelle donner dedans à plein collier.

BLONDIN.

Que voulez-vous dire ?

LELONG.

Comment ! vous n'avez pas vu que c'est Julien qui, pénétré de l'esprit de la pièce, avait fait la leçon au jardinier ; celui-ci n'a fait que répéter son rôle.

BLONDIN.

Ta ! ta ! ta ! ta !

JULIEN, *faisant signe à Nicette.*

Mais oui, Monsieur, je vous jure.

NICETTE.

C'est la vérité, mon oncle.

BLONDIN.

Hein ?

NICETTE.

Monsieur sait très-bien que si nous nous aimions, c'est qu'il nous en avait priés.

LELONG.

Sans doute, sans doute ; ce qui est convenu, est convenu. Que diantre, ayons donc un peu de mémoire, si c'est possible.

BLONDIN.

Mais quand ils sont restés muets, interdits...

LELONG.

C'était la scène.

BLONDIN.

Quand ils me demandaient grâce...

LELONG.

La scène.

BLONDIN.

Mais quand...

LELONG.

La scène, toujours la scène, mon ami. Allons, papa Blondin, vous avez été leur dupe, et ma foi, moi, qu'on ne trompe pas facilement, j'y aurais été pris comme vous. (à Julien) Ah ! ça, et le notaire ; avez-vous trouvé quelqu'un qui veuille faire le notaire ?

JULIEN.

Oui, oui, il ne peut tarder à venir.

BLONDIN.

Et qui avez-vous choisi pour remplir ce rôle.

JULIEN.

Vous en s'erez surpris, c'est M. Grapinard.

BLONDIN.

Le notaire de l'endroit.

JULIEN, *bas à Nicette.*

Ce n'est pas sans dessein.

LELONG.

Eh ! parbleu, c'est encore une excellente idée qu'il a eue là ; et si, par hasard, ce brave notaire sait faire son métier, nous serons servis de main de maître.

JULIEN.

C'est c'que j'ai pensé. (*bas à Nicette.*) Rassure-toi, c'est un coup d'tête, mais ça peut réussir.

BLONDIN.

Le voici lui-même.

## SCENE XVI.

Les Précédens, LE NOTAIRE.

BLONDIN.

Ah ! mon cher M. Grapinard, que je vous dois de remerciemens pour votre complaisance.

LELONG.

Elle est d'autant plus méritoire, que Monsieur vient remplir ici un rôle assez insignifiant !

LE NOTAIRE.

Insignifiant ! Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ?

BLONDIN.

Monsieur veut dire que votre rôle ne sera pas long ; mais M. le Comte ne vous saura pas moins de gré de cet acte d'obligeance.

LE NOTAIRE.

Ah ! monsieur le Comte s'intéresse à cet acte-là ?

LELONG.

Non, mais s'y intéressera, j'ose m'en flatter... Dites-moi, monsieur le Notaire, ne pourriez-vous pas me faire l'amitié de bégayer un peu ?

LE NOTAIRE.

Pourquoi donc cela, Monsieur ?

JULIEN, *à part.*

Aye ! aye ! aye !

LELONG.

Oh ! pour peu que cela vous contrarie, n'en parlons plus... Mais alors vous plairait-il davantage d'être sourd ?

LE NOTAIRE.

Non parbleu ! je n'entends pas cela.

LELONG.

Absolument ? vous n'entendez pas non plus de cette oreille-là ? C'est dommage, parce que nos notaires, à nous, sont toujours ou bégues ou sourds ; nous avons pris en général l'habitude de les estropier un peu ; mais puisque décidément, vous ne voulez pas être sourd, on s'arrangera... Pourtant...

*Air du Petit Courier.*

Ce qu'on vous demandait ici  
Est une chose assez commune ;  
C'est un talent qui fait fortune,  
Et qui souvent a réussi.  
Je ne sais trop ce qu'ils prétendent,  
Mais nous rencontrons, tous les jours,  
Nombre de gens qui nous entendent,  
Et que l'on prendrait pour des sourds.

LE NOTAIRE, *à part.*

Il est fou cet homme-là ! (*Haut.*) Au fait, Messieurs, je suis venu ici pour un contrat de mariage.

JULIEN, *à Nicette.*

Voici l' moment d' la crise !

LELONG.

Ah ! vous savez...

JULIEN.

Oui, j'ai tout expliqué à monsieur le notaire, comme vous me l'avez dit.

LELONG.

C'est très-bien, mon cher Julien. Il a une intelligence, ce jeune homme-là !... Vous, monsieur le Notaire, vous prenez une feuille de papier... justement en voici une.  
(*Il montre le papier que le Notaire a déposé sur la table.*)

JULIEN, *bas à Nicette.*

C'est not' contrat de mariage bien en forme.

LELONG.

Et vous nous la présentez à signer comme le contrat de mariage de Nicette et Lelong.

LE NOTAIRE.

Non, Monsieur, de Nicette et de Julien.

LELONG.

Nous savons aussi bien que vous que c'est le contrat de Nicette et de Julien; mais il faut que vous disiez Nicette et Lelong, sans cela, nous ne serons pas trompés, et nous voulons l'être.

LE NOTAIRE.

Mais, Monsieur, ma bonne foi, mon ministère me défendent de tromper personne.

LELONG.

Eh! mon Dieu, Monsieur, bonne foi, votre ministère, voilà des mots...

LE NOTAIRE.

Pourtant je ne saurais dire une chose pour une autre.

LELONG.

Eh! bien, ne dites rien du tout, nous signerons de confiance. (*à Blondin.*) Il est trop entêté, on n'en viendrait jamais à bout. Voyons, signons; à vous d'abord, papa Blondin.

BLONDIN.

Volontiers.

LELONG.

Ayez l'air le plus bonace possible; vous signez, sans vous douter du tour que l'on vous joue. (*Blondin va signer.*) Pas mal, pas mal... A votre tour, charmante Nicette; il faut cacher votre joie sous un air de modestie... C'est cela même... pourtant vous paraissez un peu embarrassée, vous trompez votre oncle, et vous savez que cela n'est pas bien...

NICETTE.

Mon oncle!

LELONG.

A merveille! mais c'est égal, vous signez toujours.

JULIEN.

Parc' que sans ça, tout se découvre...

LELONG.

Et que votre cœur ne vous permet pas de balancer. (*Nicette signe.*) Bon ! maintenant à moi.... Oh ! par exemple, voilà le plus drôle de l'affaire... je ne regarde seulement pas le contrat ; je prends la plume, et avec cet à-plomb d'un individu, persuadé qu'il est impossible qu'on se moque de lui, je parais ma mystification. (*Il signe.*) Hein ? ai-je une bonne tête à mystification ?

JULIEN, *s'emparant de la plume et signant.*

Bon ! les voilà pris, et Nicette est à moi ! (*Dans la coulisse.*) Vive Monseigneur ! vive Monseigneur !

LELONG.

Quel bruit ! que signifie ce tapage ?

BLONDIN.

Ce ne peut être que monsieur le Comte, volons à sa rencontre.

## SCÈNE XVII.

Les Précédens, LE COMTE, les Villageois, Domestiques.

LELONG, *à Blondin.*

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur le Comte ? C'est le menuisier de ce matin.

LE COMTE.

Non, monsieur, je n'étais menuisier que de votre façon.

LELONG.

Est-il possible. (*A part.*) Et moi qui lui disais de tout briser.

BLONDIN.

Comment se fait-il ?...

LE COMTE.

Nous vous dirons cela.... Mais est-il vrai, Blondin, que vous mariez Nicette ?

NICETTE.

C'est une affaire terminée, monseigneur, et si vous voulez signer au contrat ? (*Elle lui donne le contrat.*)

BLONDIN.

Que faites-vous donc ?

LELONG.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE COMTE.

En effet, c'est leur contrat de mariage bien en forme.

LELONG.

Bien en forme !

BLONDIN.

Comment ?

LELONG.

Ah ! ça, Monsieur le notaire, que diable avez-vous fait ?

LE NOTAIRE.

Je vous ai obéi, monsieur ; je n'ai rien dit, vous avez signé, et voilà.

LELONG.

Mais c'est une surprise, un abus de confiance.

BLONDIN.

C'est une horreur ! une infamie ! M. le Comte ne souffrira pas. . . .

LE COMTE.

Que voulez-vous, le cas est difficile ; ce qui est signé est signé.

BLONDIN.

Oui, M. le Comte, mais vous savez que Julien est sans fortune, sa famille. . . .

LE COMTE.

Je me charge de son sort, et je donne à ces enfans, en faveur de leur mariage, le bail de la ferme du château.

BLONDIN, *à part.*

Ah ! diable, c'est différent.

LE COMTE.

Allons, Blondin, je puis signer, n'est-ce pas ?

LELONG, *à Blondin.*

J'espère bien que non ?

BLONDIN.

*La Pièce.*

E

Que voulez-vous, c'est vous qui les avez mariés, je ne puis détruire votre ouvrage.

LÉLONG.

Mais aussi, est-ce que je pouvais me douter.... diable de jeunesse, va!

LE COMTE.

Soyez heureux, mes amis.

NICETTE ET JULIEN.

Que de bonté!!!

LÉLONG.

Allons, c'est clair, je suis le jouet de tout le monde, et moi qui toute ma vie ai fait des emprunts aux autres, je me laisse, aujourd'hui, emprunter ma future

LE COMTE.

Il y a de bons et de mauvais emprunts, le tout est de bien choisir.

### VAUDEVILLE.

*Air de Jadis et Aujourd'hui.*

LE COMTE.

Au sublime, au divin Molière,  
Lorsque l'on cherche à l'imiter,  
Un trait, une esquisse légère,  
Voilà ce qu'on peut emprunter;  
Mais cette verve enchanteresse,  
Qui ferait trembler ici bas,  
Des Tartuffes d'une autre espèce:  
Voilà ce qu'on n'emprunte pas. *(bis.)*

JULIEN.

De se franciser, les Anglaises  
En vain oseraient se flatter;  
Quelques modes à nos Françaises,  
Voilà ce qu'on peut emprunter.  
Mais leurs tournures sémillantes,  
Leur enjouement rempli d'appas,  
Toutes leurs grâces séduisantes,  
Voilà ce qu'on n'emprunte pas. *(bis.)*

## BLONDIN.

Aux pieds d'une belle , à mon âge ,  
 D'un jeune homme , pour la tenter ,  
 Le ton , l'habit et le langage ,  
 Voilà ce qu'on peut emprunter.  
 On brûle bien , au fond de l'âme ,  
 D'une tendre ardeur , mais , hélas !  
 Le talent de prouver sa flamme ,  
 Voilà ce qu'on n'emprunte pas. (*bis.*)

## THOMAS.

Lorsque la vapeur des futailles  
 A chaque pas nous fait heurter ,  
 La protection des murailles ,  
 Voilà ce qu'on peut emprunter ;  
 Mais lorsqu'enfin l'vin nous culbute ,  
 Personne n's'en réjouit tout bas ,  
 V'là c'que bien des gens , dans leur châte ,  
 Aux ivrognes n'empruntent pas. (*bis.*)

## LELONG.

A ces guerriers fiers et sans taches ,  
 Que Bellonne à su respecter ,  
 Leurs uniformes , leurs moustaches ,  
 Voilà ce qu'on peut emprunter ;  
 Mais leurs lauriers , mais leurs services ,  
 Leur vaillance dans les combats ,  
 Leurs campagnes , leurs cicatrices ,  
 Voilà ce qu'on n'emprunte pas. (*bis.*)

NICETTE , *au public.*

De vains éloges de commande ,  
 Dont on n'ose pas se vanter ,  
 Et des bravos de contrebande ,  
 Voilà ce qu'on peut emprunter ;  
 Mais un jugement équitable ,  
 Qui sort un auteur d'embarras ,  
 Et qui rend son succès durable :  
 Voilà ce qu'on n'emprunte pas. (*bis.*)

FIN.

---

 DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET.